



HAL
open science

Des vertus des personnages du *Tirant lo Blanc* et de leur appétit : réflexions sur le rôle de la nourriture dans l'oeuvre de Joanot Martorell

Frédéric Alchalabi

► To cite this version:

Frédéric Alchalabi. Des vertus des personnages du *Tirant lo Blanc* et de leur appétit : réflexions sur le rôle de la nourriture dans l'oeuvre de Joanot Martorell. *Les Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes*, 2007, 2 (341), pp.17- 36. halshs-00160764

HAL Id: halshs-00160764

<https://shs.hal.science/halshs-00160764v1>

Submitted on 7 Jul 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des vertus des personnages du *Tirant lo Blanc* et de leur appétit : réflexions sur le rôle de la nourriture dans l'œuvre de Joanot Martorell¹

Tirant lo Blanc est l'une des œuvres littéraires médiévales les plus emblématiques du XV^e siècle, tout comme son personnage principal, qui donne son nom au livre. Roman de chevalerie ou roman chevaleresque, comme Martí de Riquer l'avait fort à propos défini², écrit, en 1460, par un auteur principal, Joanot Martorell, et repris par Martí de Galba, pour être publié en 1490, l'œuvre raconte les grandes aventures de Tirant le Blanc, enfant du duc de la Marche de Tiragne et de Blanche, fille du duc de Bretagne³. En France, *Tirant lo Blanc* est un roman connu pour diverses raisons. Une place de Nantes, située près du château des ducs de Bretagne, où « naquit » la mère du chevalier breton, porte notamment ce nom, juste hommage à celui qui est « enterré » en ses murs avec Carmésine, son aimée⁴. Cependant, chez nous, le livre n'est peut-être pas assez estimé à sa juste valeur, même si d'autres, avant nous, ont parfaitement mis en avant les qualités d'écriture de l'auteur et la richesse de l'œuvre⁵.

¹ Notre édition de référence est : MARTORELL, Joanot : *Tirant lo Blanch/ Tirante* (édition d'Albert Hauf et de Vicent Josep Escartí, Valence : Tirant lo Blanch, 2004, 2 tomes). Nous utiliserons également l'excellente traduction de Jean-Marie Barberà, *Tirant le Blanc* (Toulouse : Anacharsis, 2003). Pour plus de commodité, le texte valencien sera désigné *Tirant...* (a) et sa traduction *Tirant ...* (b).

² RIQUER, Martí de, *Aproximació al Tirant lo Blanc* (Barcelone : Quaderns Crema, 1990).

³ « A mi dien Tirant lo Blanch per ço com mon pare fon senyor de la marcha de Tirània- la qual per mar confronta ab Anglaterra- e ma mare fon filla del duch de Bretanya, e ha nom Blanca ; e per ço volgueren que yo fos nomenat Tirant lo Blanch. », *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre XXIX, page 157. « On m'appelle Tirant le Blanc, car mon père fut seigneur de la Marche de Tiragne, laquelle fait face à l'Angleterre par la mer, et ma mère fut fille du Duc de Bretagne. Elle se prénomme Blanche ; c'est pour cela que mes parents voulurent que je sois appelé Tirant le Blanc. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 62.

⁴ « E lo rey de Feç e la reyna e lo vezcomte de Branches, ab molts nobles e cavallers, ixqueren en terra en una ciutat qui's nomena Nantes. E aquí, per lo duch de Bretanya e per la duquessa e per tots los del parentat foren molt bé rebuts e festejats. E prengueren la caxa de Tirant e de la princesa e, ab gran professó de molts capellans, frares e monges, lo portaren a la sglésia major de la ciutat, e fon posada dins una tomba que quatre grans leons sostenien... », *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCCCLXXXV, page 1535. « Le roi de Fez, la Reine et le vicomte de Branches, escortés de nombreux nobles et chevaliers, descendirent à terre dans la ville de Nantes ; ils y furent reçus avec mille fêtes par le duc de Bretagne, la Duchesse et tous leurs proches. On souleva le cercueil de Tirant et de la Princesse, puis en grande procession, formée de prêtres, de frères et de religieuses, on le transporta dans la cathédrale de la ville. On le déposa dans un tombeau, soutenu par quatre lions... », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 943.

⁵ Voir, notamment, Marie-Claire Zimmermann « Agir et parler dans l'écriture de *Tirant lo Blanc*. Recherches sur le lexique et le rythme », Jean-Marie Barberà : « L'anamorphose de la mort dans *Tirant le Blanc* » et Dominique de Courcelles « Le retour en Occident après la perte de l'empire chrétien d'Orient : un parcours au masculin et au féminin dans *Tirant lo Blanc* » (*Actes del Col.loqui Internacional Tirant lo Blanc : L'arbor de la*

Pourtant, pour les hispanistes français, le courageux chevalier ne peut être un inconnu puisqu'il a reçu l'hommage appuyé d'un grand connaisseur des romans de chevalerie- qui plus est, fossoyeur du genre- Miguel de Cervantes⁶. Celui-ci nous prouve sa connaissance de l'œuvre de Martorell lorsqu'il affirme même, visiblement impressionné, que les chevaliers dorment, meurent dans leurs lits et, surtout, qu'ils mangent⁷. Ces activités paraissent étonner Cervantes. En revanche, ce qui, en apparence, n'est qu'un détail ne l'est pas⁸. En effet, manger- nous laissons de côté le sommeil et la mort- répond, dans l'œuvre de Martorell, à un impératif. C'est par cet acte faussement anodin que l'auteur construit son texte et lui donne du sens. Les repas façonnent ainsi les Hommes : leur manière de se tenir à table, les mets qu'ils consomment en disent long sur eux. Le lecteur, influencé par le narrateur, se forge ainsi une image des personnages en question. Bref, dans *Tirant lo Blanc*, manger est un puissant révélateur.

*

* *

Les personnages de l'œuvre mangent fréquemment, facilement, parfois goulûment et raffolent de mets raffinés. C'est ainsi que le verbe *menjar* est souvent employé dans le texte, sous cette forme ou conjugué, ou qu'il est représenté sous de multiples avatars, tels que *dinar*. D'emblée, une remarque s'impose. Cet acte essentiel est également mentionné dans les textes appartenant au genre chronistique, leurs auteurs relatant les événements survenant à la cour du

novel.la moderna europea, ed. Jean-Marie Barberà, Barcelone : Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1 997). Je remercie vivement Jean-Marie Barberà de m'avoir rapidement fait connaître ces *Actes*.

⁶ Il est bien connu que *Tirant lo Blanc* est l'un des seuls livres de l'ingénieux hidalgo à être sauvé des flammes : « ¡Válame Dios !- dijo el cura, dando una gran voz- ¡Que aquí esté Tirante el Blanco ! Dádmeme acá compadre ; que hago cuenta que he hallado en él un tesoro de contento y una mina de pasatiempos. Aquí está don Quirieleisón de Montalbán, valeroso caballero, y su hermano Tomás de Montalbán, y el caballero Fonseca, con la batalla que el valiente de Tiirante hizo con el alano, y las agudezas de la doncella Placerdemivida, con los amores y embustes de la viuda Reposada, y la señora Emperatriz, enamorada de Hipólito, su escudero. Dígoos verdad, señor compadre, que, por su estilo, es éste el mejor libro del mundo. », *El Ingenioso Hidalgo don Quijote de la Mancha*, Première Partie, Madrid : Cátedra, 1 992, pages 134- 135.

⁷ « Aquí comen los caballeros, y duermen y mueren en sus camas, y hacen testamento antes de su muerte, con estas cosas de que todos los demás libros deste género carecen. », *Ibid*, page 135.

⁸ Nous rejoignons en cela la très bonne analyse de Giuseppe Grilli, « Taules parades al *Tirant lo Blanc* » (Antoni Ferrando et Albert G. Hauf, *Miscel·lània Joan Fuster*. Vol. V, Barcelone : Abadia de Monserrat, 1992, pages 79-93).

roi. Les repas y sont présents et permettent, notamment, de ponctuer ou de mettre un terme à un chapitre et de passer à autre chose. Autrement dit, dans les *Chroniques*, le repas, vu comme une activité vitale et quotidienne clôt la journée autant que l'action. Dans *Tirant lo Blanc*, il en est de même⁹. Les exemples sont nombreux et nous en citerons trois. Tout d'abord, c'est un repas qui achève et consacre la victoire des Anglais sur les maures qui voulaient s'emparer de l'Angleterre :

« Lo virtuòs rey manà que primer de tots se sigués l'altre rey qui solia ésser. Aprés féu seure la comtessa, sa muller. Aprés sigué lo rey hermità. Aprés seÿen los altres duchs, segons per horde venien. Aprés, en altres taules, foren col·locats los marquesos, comtes, nobles e cavallers. Tots foren molt ben servits de diverses viandes, segons tals senyors eren merexedors. E tant com en la ciutat aturaren, continuament menjaren a despesa sua, e cascun dia s'i feÿen molt grans festes. »¹⁰

C'est aussi un dîner qui sert d'introduction à la bataille que s'apprête à livrer Tirant contre les musulmans pour délivrer Rhodes et ses habitants :

« Lo mestre fon content de acceptar lo convit e aturà's a dinar. E entre ells passaren moltes cortesies e dinaren-se ab molt gran plaer, e tots los qui ab lo mestre eren venguts menjaren en la gran sala perquè no volien que vessen lo rey. Com foren dinats, Tirant dix a Phelip que convidàs lo mestre per a l'endemà e lo mestre ho acceptà de bon grat. □ »¹¹

Enfin, c'est par de somptueuses agapes que Tirant scelle sa victoire définitive sur les maures et célèbre l'amour, chèrement obtenu, de la femme qu'il aime, Carmésine :

⁹ Sur l'influence du genre chronistique sur l'œuvre, l'on se reportera à l'article de Josep Pujol, à qui j'exprime, ici, ma profonde gratitude pour m'avoir rapidement fait parvenir son excellente étude : « De Pere el Gran a Tristany de Leonís : models cronístics i novel·lescos per a la mort de Tirant lo Blanc » (*Literatura i cultura a la Corona d'Aragó (segles XIII- XV), Actes del III Col·loqui « Problemes i Mètodes de Literatura Catalana Antiga », Universitat de Girona, 5- 8 juliol de 2 000*, Edition de Lola Badia, Miriam Cabré et Sadurní Martí, Barcelone : Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 2 002, pages 409- 418). L'auteur de l'article compare le récit du décès de Tirant à celui des rois tel qu'il est décrit par les chroniqueurs. Nous pensons que les liens qui unissent l'œuvre de Martorell et les *Chroniques*, en particulier catalanes, sont étroits. Que l'on se réfère, notamment, aux récits des expéditions en Orient dépeintes par Ramon Muntaner, qui ont, indéniablement, une influence sur le long séjour de Tirant à Constantinople ou bien au personnage réel de Roger de Flor, qui trouve son *alter ego* littéraire en la personne de Tirant. Sur cette expédition racontée par Ramon Muntaner, l'on lira avec profit le travail de Michel Zimmermann, « Orient et Occident dans la chronique de Ramon Muntaner. A propos de l'expédition de Roumanie » (in *Le Moyen Age*, 1 988, II, pages 203-235).

¹⁰ *Tirant...* (a), *op.cit.*, chapitre XXVI, page 146. « Le bon Roi ordonna que le précédent Roi s'assît en premier ; il fit asseoir ensuite la Comtesse, sa femme ; puis lui-même prit place, imité des ducs, dans l'ordre de préséance ; enfin, à d'autres tables furent placés les marquis, comtes, nobles et chevaliers. Tous furent fort bien servis en mets divers, selon le mérite de si nobles seigneurs. Tant qu'ils demeurèrent dans la ville, ils mangèrent tout le temps aux dépens de la Comtesse ; et chaque jour on faisait de grandes fêtes. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 55.

¹¹ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CV, page 408. « Le Maître accepta volontiers l'invitation et resta pour manger ; ils firent assaut de courtoisie et déjeunèrent avec très grand plaisir. Tous ceux qui étaient venus avec le seigneur de Rhodes furent installés dans la grande salle, car on ne voulait pas qu'ils voient le Roi. Quand ils eurent fini, Tirant souffla à Philippe d'inviter le Maître pour le lendemain, et ce dernier ne se fit pas prier. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 203- 204.

« A la nit, finides les dances, lo sopar fon prest. Menjaren en lo mateix loch ab multitud de antorches e per l'orde mateix. Après lo sopar, donaren part a la nit, prengueren licència de l'emperador e de les dames e anaren a les posades, qui ab gran magnificència aparellades eren segons tals senyors eren merexedors. E lo virtuòs Tirant no volgué partir-se jamés del rey de Sicília en totes aquestes festes, ans de continu menjaven e dormien ensemps per cobrir la música que era passada entre ell e la princessa. Los altres, cascuns en ses posades e en l'orde ja mencionat, passaren tots los VIII dies festejant. E Tirant cascun dia sollicitava ses amors, tenint molts parlaments ab la princessa, suplicant a sa altesa donàs orde que lo lur matrimoni vingués a lur desijada fi, perquè la temor fos apartada, que ab repòs aconseguissen virtuosos delits. »¹²

On le voit, dans l'œuvre, manger n'est pas seulement un acte vital ou plaisant. C'est aussi un moyen de structurer le récit en faisant appel à une ponctuation-les repas- originale. Dès lors, ceux-ci acquièrent une place centrale en organisant le texte.

Les repas permettent aux convives de fêter un événement. C'est le cas, par exemple, au début du *Tirant*. Le narrateur raconte, dans les moindres détails, le faste des noces du roi d'Angleterre avec la fille du roi de France. Le souverain, à peine élevé au rang de chevalier, s'en va, avec sa jeune épouse, dans le château de cette dernière, les courtisans les accompagnant. Les deux mariés passent leur temps à danser¹³ puis ils mangent légèrement :

« Com tots los stats agueren acabat de dançar portaren la col.lació de matí : gingibre vert ab malvesia. E açò fan per ço com la terra és molt freda. »¹⁴ Ici, deux remarques s'imposent. D'une part, il nous faut constater l'étonnant réalisme avec lequel Joanot Martorell compose

¹² *Tirant... (a), op. cit.*, chapitre CDL, page 1 446. « La nuit, lorsque l'on eut fini de danser, le dîner fut prêt. On mangea au même endroit, à la lumière d'une multitude de torches, de la même façon qu'au déjeuner. Après le dîner, on sacrifia à la nuit. Chacun prit congé de l'Empereur et des dames et tous rejoignirent leurs logis, magnifiquement agencés, comme il convenait pour de si grands visiteurs. Le vertueux Tirant ne voulut pas se séparer du roi de Sicile pendant toutes ces fêtes. Ils mangeaient toujours ensemble, et ils dormaient de même, pour ne pas ébruiter ce qui s'était passé entre lui et la Princesse. Les autres, chacun chez soi, et dans l'ordre déjà indiqué, passèrent ces huit jours à faire la fête. Et Tirant essayait tous les jours de faire avancer ses amours, parlant souvent à la Princesse, et la suppliant de faire en sorte que leur mariage fût célébré officiellement, afin d'écarter toute peur, et de jouir paisiblement de vertueux plaisirs », *Tirant... (b), op. cit.*, page 885.

¹³ « - Com lo rey fon fet novell cavaller, entrà-sse'n dins un petit papalló e despullà's totes les robes que portava de gentilom e tramés-les al fill del duch d'Orliens, qui era vengut ab la infanta, per ço com era cosí germà d'ella ; (...) Lo rey descavalcà e tots los cavallers qui eren sposats, e pujaren alt al castell de la infanta ; e pres-la per la mà e baxà-la en la praderia, e tots los sposats ab les sposades après d'ell, en en la bella praderia començaren a dançar. » *Tirant... (a), op. cit.*, page 207. (« Sitôt élevé au rang de chevalier, le Roi passa dans un petit pavillon. Il y retira ses habits de gentilhomme et les envoya au fils du duc d'Orléans, qui, en tant que cousin germain de l'Infante, était venu avec elle. (...) Le Roi et tous les chevaliers fiancés mirent pied à terre et montèrent dans le château de l'Infante. Le Prince la prit par la main et l'aïda à descendre dans l'herbe. », *Tirant... (b), op. cit.*, pages 82- 83).

¹⁴ *Tirant... (a), Id.* « Quand tous les états eurent fini d'évoluer, on apporta la collation matutinale : gingembre vert et malvoisie ; ils ont cette habitude car le pays est très froid. », *Tirant... (b), op. cit.*, page 83.

son récit. Ne justifie-t-il pas la présence de ces mets par la rigueur du climat anglais ? D'autre part, nous devons mesurer l'importance du cadre et de l'environnement sonore. Le narrateur le rappelle, nous sommes dans un endroit bien vert où une musique douce, agréable et variée résonne : « E com fon enmig de una gran praderia trobam moltes tendes parades, e molts ministrés e altres diverses maneres d'esturments que contínuament sonaven »¹⁵ Autrement dit, la présence de ce *locus amoenus* révèle que le personnage du livre éprouve et revendique le besoin de bien manger, qui plus est dans un cadre enchanteur. Le protagoniste du *Tirant* ne se sustente pas n'importe où : il est ainsi exigeant et très regardant sur son confort.

Cependant, ces quelques mets ingurgités dans un jardin certes fort joli mais dans une atmosphère fraîche, ne suffisent pas à nourrir les jeunes gens. Ceux-ci sont des chevaliers adeptes d'exploits, qu'il faut, pour cette raison, sustenter. C'est pour cela que les noces du roi d'Angleterre sont suivies de mémorables repas qui dureront un an et un jour : « E cascun stat, vos dich senyor, que eren ben servits de molt eletes viandes, axí en los dies de carn com de peix. E açò durà tot l'any e un dia ab bon compliment de gran magnanimitat »¹⁶. Nous remarquerons, au passage, que le narrateur insiste aussi bien sur la durée des festivités que sur la qualité des plats servis : *molt eletes viandes*, dit-il. Il est bien connu- les historiens l'ont déjà démontré- que manger au Moyen Age, surtout manger *beaucoup*, est une preuve de la force et de la noblesse de celui qui a bon appétit, en d'autres termes, un révélateur de sa condition¹⁷. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si le terme *viandes* est plus souvent employé que *vianda*. La prédominance du pluriel sur le singulier est éloquente. Nous lisons :

¹⁵ *Tirant...* (a), *op. cit.*, page 207. « Parvenus au milieu d'une grande prairie, nous trouvâmes un camp de tentes dressé, ainsi qu'une légion de musiciens qui jouaient sans désemparer d'une grande variété d'instruments. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 83.

¹⁶ *Tirant...* (a), *op. cit.*, page 209. « Les différents états, croyez-m'en, Seigneur, étaient bien servis, en mets variés et choisis, tant les jours gras que les maigres. Tout cela dura un an et un jour, et fut exécuté avec une superbe magnificence. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 83- 84.

¹⁷ « Le fait même de manger beaucoup était perçu dans l'éthique aristocratique (et en contradiction avec les valeurs de l'éthique chrétienne, en particulier avec celles de la culture monastique) comme un signe de distinction sociale, de force et de noblesse. (...) Dès lors, au point de vue psychologique comme au point de vue nutritionnel, la « faim de viande » s'imposa comme l'un des caractères dominants de l'alimentation « pauvre », en parfaite complémentarité d'ailleurs avec l'alimentation « riche », elle aussi fermement suspendue à la valeur

« Com la virtuosa comtessa sabé que lo rey venia fugint e molt desaventurat, féu aparellar per aquella nit **viandes** e tot lo que mester havien. La comtessa, com a dona de gran prudència, pensà com poria restaurar la sua ciutat que no's perdés tan prest. »¹⁸

« Com tot fon prest, tramés a dir al rey que, tota hora que li fos placent, que sa senyoria vingués a menjar ab tots los altres. Lo rey, ab los altres grans senyors, entrà en la gran sala e, com la véu axí en orde ab totes les **viandes** prestes e lo tinell parat de molt riqua vexella d'or e d'argent, dix... »¹⁹

A de nombreuses reprises, le terme est même accompagné d'un augmentatif et/ou d'un mélioratif, comme, dans l'exemple de la note 16 et le suivant : « E Tirant donà orde que en poca hora tots tingueren què menjar e, d'altra part, Tirant tramés **moltes viandes** als que guardaven lo castell. »²⁰ Il y a donc là une volonté très claire, de la part du narrateur, d'insister sur la qualité des personnages présents et, bien évidemment, sur le premier d'entre eux, Tirant. Dans son cas, la promotion de son statut arrive à point nommé : nous sommes, en effet, au tout début du roman, ses aventures et exploits sont encore modestes. Pour le lecteur, le jeune chevalier est donc un héros en devenir, en progression, qui franchit peu à peu les étapes qui doivent le mener vers une condition supérieure, enviable et idéale. Pour ne rien gâcher, Tirant et ses amis, en dépit de ces festins quotidiens et des joutes violentes pratiquées pendant le temps de la fête, n'oublent pas leurs devoirs de chrétiens et vont prier Dieu : « Lo primer dia tot fon de gales e festes ; lo segon, qui era divendres, de matí anam a missa, e après la missa, entram en la ribera... »²¹. Plus loin, il est rappelé, comme il était alors de coutume, que l'on ne pouvait combattre le dimanche, jour du Seigneur, d'après la *Bible*, et qu'il fallait

prééminente de la viande- cette viande qui était une réalité pour quelques-uns, mais un rêve pour beaucoup. », *Dictionnaire raisonné de l'Occident Médiéval*, sous la direction de LE GOFF, Jacques et SCHMITT, Jean-Claude, Paris : Fayard, 1 999, page 23).

¹⁸ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre V, page 87. C'est nous qui soulignons. « En apprenant que le Roi fuyait, accablé par le sort, la bonne Comtesse fit préparer pour cette nuit-là de quoi manger et tout ce dont la troupe avait besoin. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 24.

¹⁹ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre XXVI, page 146. C'est nous qui soulignons. « Une fois que tout fut prêt, elle envoya dire au Roi que, à l'heure qu'il lui plairait, sa seigneurie pouvait venir à table, ainsi que sa compagnie. Celui-ci, suivi des grands seigneurs, entra dans la salle. La voyant si bien arrangée, tous les plats apprêtés et le buffet dressé de fort riche vaisselle d'or et d'argent, il s'exclama... », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 55.

²⁰ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CV, page 405. C'est nous qui soulignons. « Tirant donna des ordres, et avant qu'il fût longtemps tous eurent de quoi se restaurer. D'autre part, il envoya chère abondante à la garnison du château. », page 201.

²¹ *Tirant...* (a), *op. cit.*, page 209. « Le premier jour fut consacré aux réjouissances et aux festivités ; le deuxième, un vendredi, le matin nous allâmes à la messe, puis, l'office fini, nous entrâmes dans la rivière... », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 84.

respecter également le vendredi, jour de la passion du Christ²². De ce fait, Tirant, suivant scrupuleusement ce code traditionnel, montre aux lecteurs qu'il est un bon chrétien, ce que le reste de l'œuvre tend aussi à prouver, même si certaines de ses réactions ne sont pas toutes irréprochables. Il n'y a pas non plus de paradoxe entre l'envie fréquente, dans l'œuvre, du jeune héros de faire bonne chère et le péché de gourmandise : Tirant aime bien manger et il le fait, certes par plaisir, mais aussi et surtout pour affirmer son statut de dominant en devenir.

Un autre aspect de la personnalité du jeune héros est révélé par la nourriture. Il s'agit, cette fois, de sa générosité, vertu chrétienne et chevaleresque. La grandeur d'âme de Tirant s'exprime ainsi lorsqu'il offre un repas varié et riche à Guillem de Varoic, l'ermite qui, l'espace de quelques instants, profite de ces délicieux mets et laisse, momentanément mais non sans mal, sa rude vie d'ascète :

« Al temps de la partida, Tirant, havent vist que lo pare hermità no menjava sinó herbes e bevia aygua, mogut de amor e caritat féu portar moltes viandes e totes coses necessàries per a la humanal vida, axí com si tingués a fornir un castell qui spera ésser assetjat de enemichs. E cascun dia lo havien a fer menjar ab molts prechs. »²³

Caritat e amor nous dit le narrateur. Ce syntagme binaire insiste bien sur la générosité du chevalier breton. Par cette vertu évoquée en début de texte, le lecteur comprend ainsi que Tirant est prêt à changer de statut et à évoluer dans la société. Au Moyen Age, la générosité

²² « Primerament lo diumenge, qui és dia de benedictió, fossen fetes dances tot aquell dia per tots los stats, axí per los órdenes com per los menestrals. (...) Lo divendres, per ço com és dia de passió, no s'i façen armes nengunes, sinó que, après de la missa e vespres seran dites, poran anar a caçar », *Tirant...* (a), *op. cit.*, page 211 et page 220. « Pour commencer, le dimanche, qui est jour de bénédiction, les différents états, des chevaliers aux artisans danseraient tout le jour. (...) Le vendredi, jour de la Passion, on ne doit en aucune façon entrer en lice, mais, après la messe et les vêpres chantées, il sera permis d'aller à la chasse. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 84-85.

²³ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre XCVII, page 360. « Au moment de partir, Tirant, qui avait remarqué que le père ermite ne mangeait que des herbes et ne buvait que de l'eau, mu par un sentiment d'amour et de charité, fit apporter abondance de vivres et de tout ce qui était nécessaire à sa subsistance, comme s'il dût approvisionner un château qui s'attend à être assiégé par des ennemis. Chaque jour, ils devaient le faire manger avec force prières. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 171.

était une qualité indispensable pour qui voulait gouverner²⁴. Tirant est charitable et est donc apte à régner.

Le rôle de la nourriture est tellement prépondérant dans l'œuvre qu'il se montre impitoyable lorsqu'il s'agit de souligner les carences de protagonistes moins vertueux que le héros du roman. C'est le cas, par exemple, de l'infant Philippe, le cinquième enfant du roi de France. Après les exploits de Tirant en Angleterre, celui-ci est reçu, à Nantes, par le duc de Bretagne. Sur ces entrefaites, deux chevaliers venant de France informent la cour que les maures se sont emparés de l'île de Rhodes. Les souverains européens n'ont cure de la situation et seul Tirant se montre concerné. Il affrète un navire et se lance dans cette nouvelle aventure, accompagné de Philippe. Les motivations de celui-ci sont remarquables puisque le roi de France, son père, et toute la cour le tiennent dans un profond mépris car ses manières seraient pour le moins grossières :

« Seguí's que, per la concixença que Tirant havia ab los çinch fills del rey de França, e lo menor de tots havia nom Phelip, qui era un poch ignorant e tengut en possessió de molt groçer, e lo rey per causa de açò ne fehia poca estima e la gent no.n fehien neguna menció d'ell... »²⁵

Dès lors, seule la vie aventureuse aux côtés de Tirant, maître parfait, idéal et idéalisé, mettra un terme à cette réputation fâcheuse²⁶. Le jeune Philippe, tenu loin de ses parents et des quolibets de leurs suivants, goûte à cette liberté nouvelle et tombe amoureux de Ricomane. Cependant, celle-ci connaît la réputation du Français et ne veut pas d'un amant peu soucieux

²⁴ *Dictionnaire raisonné...*, *op. cit.*, LE GOFF, Jacques, « Roi », page 992.

²⁵ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre XCIX, page 374. « Il se trouvait que Tirant connaissait les cinq enfants du roi de France, dont le plus jeune s'appelait Philippe ; il était un peu ignorant et considéré comme très grossier. Le Roi, à cause de cela, le tenait en petite estime, et les gens ne s'intéressaient jamais à lui. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 182.

²⁶ « E mirau de aquell famós cavaller Tirant lo Blanch après de la molta honor que ha sabuda guanyar en les batailles que en Anglaterra ha vençudes, ara novament arma una grossa nau per anar en Rodes y a la Casa Sancta de Hierusalem. O quina glòria seria per a vós secretament partir d'aquí, vós e yo tan sols, e no dir res a negú fins fóssem dins la nau e cent milles dins mar ! », *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre C, page 378. « Voyez ce fameux chevalier, Tirant le Blanc : après tous les honneurs qu'il a su gagner dans les combats qu'il a remportés en Angleterre, le voilà qui arme maintenant un gros vaisseau pour se rendre à Rhodes et à la sainte maison de Jérusalem. Oh ! Quelle gloire ce serait pour vous que de partir secrètement d'ici, vous et moi, seulement, en n'en disant rien à personne avant d'être dans le bateau et à cent milles de la côte ! », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 182-183.

des convenances. Tirant, l'ami indéfectible, soutient Philippe et explique à la jeune fille qu'elle a tort de prêter attention à ce qui, pour lui, ne sont que des rumeurs. En dépit de ses efforts, le jeune Français, lors d'un repas, est la risée des convives et, pis encore, prouve à la femme qu'il aime qu'elle a bien raison de refuser son amour. En effet, Philippe, malgré l'attention dont il fait preuve à l'égard de Ricomane, démontre bien involontairement qu'il ne sait pas se comporter à table comme quelqu'un de son rang. Ne se rue-t-il pas sur le pain à peine posé à table pour en découper douze tranches alors que les autres convives attendent, comme il se doit, les plats ?²⁷ La déconvenue est fort cruelle pour le pauvre Philippe, lequel doit affronter les moqueries de toutes les personnes présentes à tables- celles de Ricomane, en particulier- comme il fait habituellement face à celles de sa propre cour. Entendant cela, Tirant se doute que le prince français a de nouveau commis quelque maladresse²⁸ et il vole à son secours en plaçant sur chaque tranche de pain une pièce d'or. Il déclare alors :

²⁷ « Dita la missa e lo rey tornat en lo palau ab tots los altres, lo dinar fon prest. Lo rey se asigué en mig de la taula e la reyna al seu costat. E lo rey, per fer honor a Phelip, lo féu seure al cap de la taula, e la infanta davant Phelip. Tirant volia restar de peus per star prop de Phelip (...) Tirant se n'anà e, com tots foren asseguts portaren la ayguamans al rey, e la infanta donà dels genolls en terra e prengué un poch del baçi. E Phelip volgué fer lo per semblant, emperò lo rey no u volgué consentir, e tal orde mateix servà en la reyna. E venint al lavar de la infanta, ella pres la mà a Phelip perquè ensemps se lavassen. E Phelip, usant de cortesia e de gentilesa, dix que no era rahó, e donà del genoll en terra e volgué-li tenir lo plat, emperò ella jamés se volgué lavar fins que los dos se lavaren ensemps. Après portaren lo pa e posaren-lo davant lo rey e a cascú d'ells, e negú no y tocà, sperant que portassen la vianda. Phelip, com véu lo pa davant, pres cuytadament un ganivet e pres un pa e lescà'l tot, e féu-ne XII lesques grans e adobà-les. Com la infanta véu tal entramés no.s pogué detenir de riure. Lo rey e tots los que allí eren e los cavallers jóvens qui servien fehien un joch mortal a Phelip, e la infanta que.s concordava ab ells. », *Tirant...*, (a), *op. cit.*, chapitre CI, pages 393- 394. « La messe finie et le Roi de retour dans son palais avec tout le monde, le déjeuner fut prêt. Sa majesté s'assit au milieu de la table, la Reine à côté de lui. Pour faire honneur à Philippe, il le plaça au bout de la table, et l'Infante vis-à-vis du prince français. Tirant voulait rester debout pour être à côté de Philippe (...). Tirant s'éloigna. Lorsque tout le monde fut assis, on présenta le lave-mains au Roi ; l'Infante tomba à genoux sur le sol et saisit légèrement l'aiguière. Philippe fit mine de l'imiter, mais le Roi ne voulut point y consentir. Ricomane procéda de même avec la Reine. Quand ce fut son tour de se rincer les doigts, l'Infante prit la main de Philippe pour le faire ensemble ; cependant, faisant preuve de courtoisie et de raffinement, Philippe jugea que ce n'était point séant ; il mit son genou à terre et voulut lui tenir le plat, mais elle refusa de plonger les mains tant que tous deux ne le feraient pas en même temps. Après cela, on apporta le pain que l'on posa devant le Roi et à côté de chacun d'eux ; personne n'y toucha, dans l'attente qu'on apportât la nourriture. Philippe, lorsqu'il vit le pain devant lui, se saisit à l'instant d'un couteau et le découpa entièrement ; il en fit douze grandes tranches qu'il disposa sur la table. En voyant cet intermède, l'Infante ne put se retenir de rire. Le Roi et tous ceux qui étaient là, y compris les jeunes chevaliers qui servaient, faisaient de mortelles gorges chaudes de Philippe et l'Infante se joignait aux rieurs. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 193- 194.

²⁸ Nous remarquons que, dans le texte, Tirant s'adresse à Philippe comme à un enfant, tantôt le taçant, tantôt le conseillant, comme à ce moment : « Com Tirant véu la infanta parlar ab passió e era forçat de anar-se'n, acostà's a la orella de Phelip e dix-li : -Com lo rey pendrà aygua e veu que la infanta se leve e done del genoll en terra, hi ab la mà té lo baçi, féu vós lo que ella farà. **E guardau-vos de fer alguna grosseria. E ell respòs que sí faria** », *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CI, page 392 (« Lorsque Tirant entendit l'Infante parler avec passion et qu'il se vit

« Senyor, la excelència vostra stà admirada, e tots los altres, del que Phelip ha fet principi e yo he feta la fi, fahent-ne tots burla. E la causa de asò, senyor, és, puix la altesa vostra ho desija saber, que los crestianíssims senyors reys de França, per les moltes gràcies que obteses han de la immensa bondat de nostre senyor Déu, instituhiren que tots los llurs fills, ans que rebessen lo orde de cavalleria, al dinar ans que menjén, lo primer pa que ls posen davant ne fan XII lesques e n cascuna posen un real d'argent, e donen-ho per amor de Déu en reverència dels XII apòstols. E com han rebut lo orde de cavalleria posen en cascuna lesqua una peça de or. E fins al dia de hui ho pratiquen tots los qui ixen de la casa de França. E per açò, senyor, Phelip ha taillat lo pa e n'ha fetes XII taillades perquè cascun apòstol haja la sua. »²⁹

L'explication que donne Tirant rend flatteur le portrait de Philippe. Si celui-ci a agi de la sorte, c'est pour perpétuer cette tradition française qui, en honneur des douze apôtres, veut que les membres de la famille royale place une pièce destinée à être distribuée devant chaque tranche par pure générosité. La charité- encore elle-, l'amour naturel, sont des vertus chrétienne et chevaleresque que chacun- quel que soit son rang- doit posséder. Or, d'après Tirant, Philippe les possède. Fort habilement, le jeune héros renverse la situation en se jouant des circonstances et en en profitant alors que la réalité est beaucoup plus triviale. Toujours est-il que chacun des convives croient à la version de Tirant, sauf Ricomane qui a bien compris quel rôle jouait Tirant et qui souhaite vérifier si la réputation de son possible futur époux est méritée ou non, en faisant appel à un philosophe calabrais.

Disons-le d'emblée, pour ce qui est des relations entre Ricomane et Philippe, la venue du philosophe s'achève sur un dénouement heureux- l'un des nombreux *happy end* du texte- puisque le prince français prouve qu'il est digne de se marier avec la jeune fille. L'intérêt du

contraint de se retirer, il s'approcha de Philippe et lui glissa à l'oreille : -Quand le Roi prendra de l'eau et que vous verrez que l'Infante se lève et met le genou à terre tandis qu'avec la main elle tient le bassin, faites ce qu'elle fera, **et gardez-vous de commettre quelque grossièreté. Il l'assura qu'il agirait ainsi.** », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 193). C'est nous qui soulignons. Le héros fait ainsi montre d'une bienveillance quasi paternelle à l'encontre de Philippe qui accepte, sans rechigner, cette situation.

²⁹ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CII, page 396. « Sire, votre excellence est surprise, tout comme les convives, de ce que Philippe a commencé et que moi j'ai fini, et vous vous êtes moqués. Mais la raison de ce procédé, Sire, puisque votre altesse désire la connaître, est que les très chrétiens rois de France, en reconnaissance des grâces sans nombre qu'ils ont obtenues de l'immense bonté de Notre- Seigneur Dieu, ont disposé que tous leurs fils, avant de recevoir l'ordre de chevalerie, à l'heure de déjeuner et avant de se mettre à manger, doivent faire douze tranches du premier pain que l'on pose devant eux, placer un seizain d'argent sur chaque morceau et les distribuer pour l'amour de Dieu, en l'honneur des douze apôtres. Lorsqu'ils sont chevaliers, ils déposent sur chaque bout de pain une pièce d'or. Jusqu'aujourd'hui, c'est ce que font tous ceux qui sortent de la maison de France. Voilà pourquoi, Sire, Philippe a coupé le pain et en a fait douze tranches, pour que chaque apôtre ait la sienne. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 194- 195.

passage est ailleurs. En effet, le philosophe- arrivé, en secret, dans des circonstances sordides- est jeté en prison et confirme sa réputation d'homme sage et avisé prompt à prodiguer les meilleurs conseils. Le roi de Sicile en a vent et le rencontre à diverses reprises. A chaque fois, les bons conseils du philosophe sont récompensés par une ration de pain supplémentaire à celui qui est toujours en prison. Le Calabrais en arrive à la stupéfiante mais exacte conclusion suivante : le roi est un bâtard, un enfant illégitime que la reine mère a eu avec un boulanger et non pas avec Robert, le souverain ! Il affirme ainsi :

« -Senyor- dix lo philòzoph-, rahó natural basta a conéixer-ho un ase. E açò per les següents rahons. La primera és com diguí a la senyoria vostra de les orelles del cavall, com en la cort vostra no havia negú qui tal cosa sabés conéixer ne menys entendre, he fes-me gràcia de IIII onces de pa. Après, senyor, lo fet del balaix : obligar-me yo a la mort ab aquests poch de diners que tinch ; après vos doní lo balaix que de dret era meu ; e fôreu stat enganat de gran cantitat de moneda si no per mi. E per qualsevulla de estes coses me devíeu fer traure de presó e fer-me alguna gràcia. E no he obtesa de vós sinó gràcia de pa. Per natural rahó haguí a venir notícia que la senyoria vostra era fill de forner e no pas de aquell de gloriosa memòria, rey Rubert. »³⁰

On le voit donc, une nouvelle fois, la nourriture- le pain, ici- joue un rôle de révélateur dans le texte. Le philosophe, sûr de lui, révèle au roi les vraies conditions de sa naissance, qui seront, par la suite, confirmées par la reine mère³¹. Le Calabrais ponctue, prudemment, son discours de marques de respect- *Senyor, senyoria vostra*- mais reste ferme dans sa démonstration, chacun des faits énoncés l'amenant à une fin tout aussi surprenante que logique, vraie et cruelle.

Se nourrir, dans *Tirant lo Blanc*, prend ainsi des allures d'initiation. Par moments, le plaisir en est absent, les mets les plus doux cédant le pas à l'amertume. Manger devient un exercice, un examen obligé que seuls les meilleurs, en dépit d'une apparente facilité, seront

³⁰ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CX, page 434. «- Sire, répartit le sage, le simple bon sens suffit même à un âne pour s'en assurer ; en voici les raisons : la première est que, lorsque j'ai résolu pour votre seigneurie l'énigme des oreilles du cheval, alors que personne à votre cour ne savait l'expliquer et encore moins la comprendre, vous m'en avez remercié avec quatre onces de pain. Ensuite, Sire, il y a eu l'affaire du rubis balais : j'ai gagé ma vie et les quelques sous que je possède, puis je vous ai cédé le rubis, qui me revenait de droit ; enfin, vous auriez été berné et auriez perdu une grosse somme d'argent si je n'avais pas été là. Pour un seul de ces motifs vous auriez dû me tirer de prison et me récompenser d'une façon ou d'une autre. Or je n'ai eu d'autre salaire de votre part que du pain. La simple raison me conduisit à la conclusion que votre seigneurie était fils de boulanger et non pas de l'insigne roi Robert, de glorieuse mémoire. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 226.

³¹ *Idem.*

capables de passer avec succès. Dès lors, comment manger ? La question peut paraître déconcertante voire incongrue, mais, dans l'œuvre, elle ne l'est pas. Lors de ses premiers pas dans l'empire grec, Tirant rencontre un maure, Abd Allah Salomon- exemple de justice, comme le laisse entendre son nom choisi un auteur chrétien et admirateur, comme ses contemporains, de la sagesse orientale-, envoyé par le sultan, assiégeant alors Constantinople. Abd Allah Salomon, dans un riche passage, révèle à Tirant quelles sont les qualités qu'un roi se doit de posséder et, parmi celles-ci :

« Tempre la rigor de la justícia ab egualtat, e la crueltat sia mesclada ab clemència ; en la prudència sia alegria ; en la celeritat, madurea ; en la seguretat, avisament ; en la temprança haja plaer ; en la laugeria, actoritat ; **en lo menjar, nodriment ; en los convits, temprança** ; en lo parlar, suavitat... »³²

En définitive, manger convenablement, d'après le maure, c'est faire preuve de mesure, à l'image des autres qualités requises. La mesure- référence évidente à la théorie aristotélicienne du juste milieu et de la recherche de l'équilibre- est bien la vertu essentielle commune au bon gouvernement et à l'art de bien manger. Ceci souligne, une nouvelle fois, la place centrale et même politique des repas, dans une œuvre où manger n'est pas un acte isolé et anodin mais lourd de sens et de conséquences.

*

* *

³² *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CXLIII, page 607. C'est nous qui soulignons. « Qu'il tempère la rigueur de la justice avec équanimité, et que la dureté soit mitigée de clémence ; qu'il mette de la joie dans la sagesse, de la maturité dans la promptitude, du bon sens dans l'assurance, du plaisir dans la mesure, de l'autorité dans la légèreté, **de la sobriété dans la nourriture, de la modération dans les banquets**, de la douceur dans l'expression... », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 342. C'est nous qui soulignons. Cette analyse est développée plus loin dans l'œuvre. Au sujet, une nouvelle fois, de la manière de manger, nous lisons : « E vull-vos avisar quines són les bones costumes que deuen aver los fills dels cavallers. La primera és hojr missa tots dies e dir alguna breu oració. (...) La tretzena és que sien ben nodrits de menjar e de beure... », *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCXI, pages 865- 866. « Je veux vous instruire des bonnes mœurs que doivent avoir les enfants des chevaliers. La première, c'est d'écouter la messe tous les jours et de dire quelque brève prière. (...) La treizième, c'est de manger et de boire convenablement... », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 514- 515.

Que mangent les personnages du *Tirant* ? D'emblée, il nous faut opérer une distinction entre les plats de viande et ceux de poisson pour une simple raison : entre les deux, les personnages n'hésitent pas et préfèrent clairement les premiers. Pour justifier ce choix, nous pouvons invoquer au moins deux raisons. Tout d'abord, nous avons vu à quel point la viande, au Moyen Age, était importante et révélatrice d'un certain statut³³. Ici, donc, les personnages n'échappent pas à la règle. D'autre part, le poisson, s'il n'est pas banni des banquets³⁴, est souvent associé à la mort ou à la violence. Nous remarquerons, au passage, que la grande différence avec la viande est que le poisson n'est pas cuisiné et qu'il n'est plus un met. Le poisson est donc considéré comme tel et non pas, comme un plat en puissance, que l'on pourrait agrémenter d'autres ingrédients.

Les poissons attendent les candidats au suicide qui se jettent dans la mer :

« E en aquest punt mil maneres de pensaments corren per la mia pensa e quasi tots determenen en hu, ço és, que puix ella ama altri, yo dó senyal de ma persona lansant lo meu cors de aquesta torre avall o en la profunda mar, ab los peixos, fes companyia. »³⁵

Les poissons engloutissent aussi ceux qui périssent en mer : « E com ha permés la tua Bondat que yo haja a morir en la cruel mar e m'haja a combatre ab los peixos ? »³⁶, « Menor pena me seria stada que en la tempestuosa mar hagués rebuda sepultura en lo ventre d'un peix »³⁷. Bref, le poisson est un sombre présage et une bien funeste fin.

Les volailles (chapons, poules, poulets etc.) constituent les plats de viande les plus consommés :

³³ Voir la note 17.

³⁴ Les termes *carn* et *peix* symbolisent les jours gras et maigres : « E cascun stat, vos dich senyor, que eren ben servits de molt eletes viandes, axí en los dies de carn com de peix. », *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre XLIV, page 209. « Les différents états, croyez-m'en, Seigneur, étaient bien servis, en mets variés et choisis, tant les jours gras que les maigres. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 83- 84.

³⁵ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCLXIX, page 1 009. « A ce moment précis, mille manières de pensées traversent mon esprit, et presque toutes aboutissent au même point : puisqu'elle en aime un autre, je m'offre en spectacle en me jetant du haut de cette tour ou bien dans la mer profonde, où je tiendrai compagnie aux poissons. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 602- 603.

³⁶ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCXCIV, page 1 091. « Comment ta divine Bonté a-t-elle permis que j'aie mourir dans la mer cruelle et batailler contre les poissons ? », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 653.

³⁷ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCXCIX, page 1 096. « Avoir pour sépulture le ventre d'un poisson dans la mer tempétueuse aurait été une peine moindre. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 657. Le lien avec Jonas est évident.

« E pres un bastó de majordom e féu portar les viandes al mestre, e donà-li dos parells de pagos e molts capons, e gallines de Ciçília que havia portat, e après féu donar a tots los altres compliment de totes coses.³⁸ »

La viande crue n'est pas, nous semble-t-il, présente directement dans le récit en tant que telle. Au contraire, la viande est, la plupart du temps, cuite ou cuisinée, ceci n'excluant toutefois pas l'emploi de l'adjectif, *crua*. En effet, lorsque l'adjectif *crua* est employé, il ne se réfère pas à la viande mais à la chair humaine, en particulier- le procédé est assez cynique pour mériter d'être relevé-, à celle d'une femme. C'est le cas de Plaisirdemavie, naufragée, perdue et nue, sur les terres des maures :

« La pobra de Plaerdemavida, nua e crua, sens vestidures negunes, morta de fret, anava tostemps reclamant a la mare de Déu, senyora nostra, que, puix la sua bona sort la havia portada en terra de moros, li volgués deparar alguna persona que la tractàs bé. »³⁹

La nudité de Plaisirdemavie ne semble pas suffisante pour exprimer le fait qu'elle soit désemparée. Le narrateur ressent alors le besoin de rajouter un adjectif- *crua*- au potentiel érotique affirmé et revendiqué, dans l'œuvre⁴⁰. De ce fait, le corps de la femme- Plaisirdemavie, la bien- nommée, dans le cas présent- devient appétissant. De là, le lien qui se crée alors entre l'appétit des personnages et qui se manifeste par leur besoin naturel de se sustenter, et leur appétit sexuel. Une nouvelle fois, c'est à la nourriture que revient le rôle de révéler ces penchants.

Carmésine, après le bain et avant de se coucher, consomme une « légère » collation :

« Lo bany acabat, portaren a la princesa la col.lació, que fon un parell de perdius ab malvezia de Candia e après una dotzena de hous ab sucre e ab canyella. Après se posà en lo lit per dormir. »⁴¹

³⁸ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CV, page 405. « Il prit un bâton de majordome et fit présenter les plats au Maître ; il lui donna deux couples de paons, quantité de chapons et de poules qu'il avait ramenés de Sicile ; ensuite, il fit servir aux autres convives tout ce qu'il fallait. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 201.

³⁹ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCXCIX, page 1 095. « La malheureuse Plaisirdemavie, entièrement nue comme au jour de sa naissance, morte de froid, implorait sans trêve la mère de Dieu, Notre-Dame, de lui envoyer quelqu'un qui la traiterait bien, puisque, par chance, elle avait déjà réussi à atteindre la terre des Maures. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 656.

⁴⁰ Voir Giuseppe Grilli, « Taules paradés... », *art. cit.*, note 8.

⁴¹ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCXXXI, page 897. « Lorsque le bain fut fini, on apporta à la Princesse une collation composée de deux perdrix accompagnées de malvoisie de Candie, puis d'une douzaine d'œufs au sucre et à la cannelle. La collation prise, elle se glissa dans son lit pour la nuit. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 538.

Deux perdrix, une douzaine d'œufs, ce régime ne l'effraie pas outre mesure. Elle peut aller se coucher et rejoindre, sans qu'elle le sache, Tirant, qui l'attend dans son lit et qui souhaite, enfin, goûter aux plaisirs de l'amour que son aimée lui a toujours refusés. Ces douces relations attendues impatientement par le jeune chevalier sont symbolisées, dans le récit, par le sucre et ses dérivés. D'ailleurs, Tirant n'avait-il pas évoqué une pomme- fruit sucré et symbole évident de la tentation- lorsqu'il avait voulu décrire la poitrine de Carmésine, lors de leur première rencontre, le jour où il en est tombé amoureux :

« E per la gran calor que fehia, perquè havia stat ab les finestres tancades, stava mig descordada, mostrant en los pits dues pomes de paradís que crestallines parien, les quals donaren entrada als hulls de Tirant que, de allí avant, no trobaren la porta per hon exir e tostemps foren apersonats en poder de persona liberta, fins que la mort dels dos féu separació. »⁴²

Ici, le terme *paradís* se lit sur deux plans distincts. L'un est spirituel, le paradis faisant évidemment écho au jardin d'Eden ; l'autre est personnel, le paradis étant pour Tirant la concrétisation de l'amour qu'il ressent pour Carmésine. Le sucre, qu'il serve à agrémenter un plat ou bien qu'il soit naturellement présent dans les fruits, fait partie intégrante des relations amoureuses des personnages de l'œuvre. L'omniprésence du sucre est patente, l'alimentation des protagonistes en étant bien pourvue⁴³.

Le sucre favorise également les rencontres entre personnes de sexe opposé et les contacts :

« E com lo rey entrà e la infanta, no's mogueren gens, sinò que ab lo cap saludaren lo rey, e no fos negú d'ells que gosàs parlar ni digués res. Lo rey, ab tots los stats, stigueren allí un poch e, com lo rey se'n volgué anar, isqueren III donzelles de inestimable bellea, ricament abillades, e suplicaren al rey fos placent a sa magestat volgués aturar fins agués presa col·laciò; e lo rey graciosament los ho atorgà. De continent isqué la col·laciò molt gran e abundosa, de marsapans e pasta real e totes altres maneres de

⁴² *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CXVII, page 469. « Et comme il faisait très chaud dans la pièce, les fenêtres étant restées longtemps fermées, l'Infante était dans un désordre qui laissait voir sur sa poitrine deux pommes du paradis comme de cristal, qui captivèrent les yeux de Tirant de telle sorte que ceux-ci ne trouvèrent plus de porte de sortie ; dès lors, ils furent prisonniers au pouvoir d'une personne libre, jusqu'à ce que leur mort les séparât. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 248.

⁴³ Tirant se voit proposer toute une série de plats tous plus appétissants les uns que les autres. Parmi ceux-ci, il y a : « ... (una col·lació) en hun gran plat d'or, en lo qual havia citronat e pinyonada, e amel.les e pinyons confit a la una part del plat. », *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCCIX, page 1 125. « ... des friandises sur un grand plateau en or, sur lequel on avait disposé du cédrat confit, du nougat aux pignons, des amandes et des pignons confits. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 678.

confits de sucre, e tots foren molt ben servits. E los cavallers e gentilshòmens cascú se'ya en faldes de dona o de donzella. »⁴⁴

Le roi d'Angleterre et son épouse se préparent à partir mais surgissent quatre très belles femmes richement vêtues- *III donzelles de inestimable bellea, ricament abillades*- qui leur servent des mets sucrés. Cette abondance de sucre les fait finalement rester et permet le contact des corps. Ainsi, le sucre, d'une part, facilite la sociabilité, et, d'autre part, il est un facteur de rapprochement entre hommes et femmes.

Par opposition au sucre, le sel, quant à lui, implique une relation de force. C'est d'abord, la viande qui est salée afin d'être conservée et que l'on consomme non par plaisir mais parce que l'on y est obligé. C'est le cas des villes assiégées- même si un peu de miel vient adoucir, au sens propre mais aussi figuré, le quotidien douloureux- ou des cales de bateaux que l'on remplit pour assurer l'alimentation des marins lors de périlleux voyages. Ici, manger n'est pas un confort- personne n'y prend goût- c'est une nécessité voire un luxe :

« E tornant al port lo virtuòs Ypólit ab moltes barques que féu pendre de la terra e aquelles de les naus, de continu descarregaren tota la nit, que al matí, ans que lo sol se demostràs, totes les fustes descarregades foren, e recullit tot lo blat dins la ciutat, per botigues, e molts vins e olis, carns salades, mels e legums e totes aquelles coses que a ciutat assetjada se pertanyen. »⁴⁵

« Com Tirant sabé aquestes noves, entrà en gran pensament. E com agué molt pensat, deliberà carregar tota la nau de forment e d'altres virtualles, e que anàs a socórrer la religiò de Rodes. E axí u féu. Prestament tramés per mercaders e donà'ls tanta moneda que carreguaren la nau de forment e de vins e de carns salades. »⁴⁶

Enfin, la consécration du sel vient à l'évocation de la bien-nommée famille Roca Salada.

⁴⁴ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre LII, page 222. « Quand le Roi et l'Infante entrèrent, ils ne bougèrent guère, mais saluèrent leur seigneur d'un mouvement de tête ; aucun d'eux n'osa prononcer un seul mot. Le Prince resta là un moment avec sa cour et, lorsqu'il fut sur le point de partir, quatre demoiselles d'une incomparable beauté, richement habillées, sortirent et supplièrent sa majesté de bien vouloir rester pour prendre une collation. Le Roi accepta de bonne grâce. Aussitôt, on la servit, très copieuse et variée : massapains, pâte d'amandes et toutes sortes de confiseries dont chacun fut abondamment régalé. Les chevaliers et les gentilshommes étaient assis sur les jupes des dames et des jeunes filles. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, pages 85- 86.

⁴⁵ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CDXXX, page 1 406. « Le zélé Hippolyte retourna au port, et avec de nombreuses barques qu'il trouva à terre ou sur les bateaux, il fit décharger toute la nuit, sans marquer aucune pause, de sorte qu'au petit matin, avant même que le soleil ne se montrât, tous les vaisseaux furent vides, tout le blé dans la ville et engrangé ainsi que beaucoup de vin, d'huile, de viande salée, de miel, de légumes et tout ce qui était bon pour une ville assiégée. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 856.

⁴⁶ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre C, page 384. « En apprenant cela, Tirant se mit à réfléchir profondément. Après avoir beaucoup pensé, il décida de remplir son vaisseau de froment et d'autres vivres, et d'aller secourir la Religion de Rhodes. Et c'est ce qu'il fit. Il envoya chercher des marchands et leur donna tant d'argent qu'ils chargèrent le navire de froment, de vins et de viandes salées. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 190.

« Après lo sopar, Tirant pres a tots los de sa parentela, los quals eren XXXV cavallers e gentilshómens qui eren venguts ab Tirant e ab lo vezcomte de Branches. E per ço se nomenaven ells de Roca Salada, per ço com, en aquell temps que conquistaren la petita Bretània, eren dos germans, e lo hu era capità e parent del rey de Engleterre, lo qual era nomenat Uterpandragò, qui fon pare del rey Artús. E aquest capità, ab lo germà seu ensemps, prengueren hun fort castell, lo qual stava sobre una gran roqua qui era tota de bona sal e lo castell fon edificat sobre aquesta roqua. E per ço com fon lo primer castell que ells per força d'armes prengueren ab gran treball e perdiment de molta sanch, deixaren lo nom propi d'ells e prengueren lo nom de la conquesta. »⁴⁷

Les membres de cette famille, nous dit l'auteur, conquérants de la Petite Bretagne et engendres du roi Arthur, se définissent par leur aptitude à combattre et par le sang versé lors de batailles à l'issue heureuse mais aux pertes nombreuses : *per força d'armes prengueren ab gran treball e perdiment de molta sanch*. Ce sont bien là des nobles au sang mêlé de sel, gage de leur valeur.

*

* *

Arrivé au terme de cette étude, il n'est pas inutile de rappeler l'étonnement de Cervantes face à un texte où le narrateur faisait manger les personnages. L'auteur du *Quichotte* devait avoir été surpris par la profusion et la place des repas, dans l'œuvre de Joanot Martorell. D'ailleurs, le goût pour la nourriture et la recherche du raffinement des mets de Tirant et des personnages qui l'accompagnent tranchent avec les repas de don Quichotte. Cervantes a, peut-être, délibérément privé le pauvre hidalgo des mêmes plats que le chevalier breton afin de mieux opposer les deux personnages. Pourtant, Sancho aurait été bien aise et fort heureux de pouvoir en profiter... Ainsi, la nourriture est révélatrice des nombreuses vertus chrétienne et chevaleresque de Tirant que don Quichotte souhaiterait posséder. Son géniteur ne l'y autorise pas alors que si Joanot Martorell décrit les repas et les plats servis c'est pour mieux faire

⁴⁷ *Tirant...* (a), *op. cit.*, chapitre CCXXII, page 870. « A la fin du dîner, Tirant réunit toute sa parentèle, composée de trente-cinq chevaliers et gentilshommes qui l'avaient accompagné lui et le vicomte de Branches. Ils s'appelaient de Roque Salée, dont l'origine remontait à deux frères qui avaient participé à la conquête de la Petite Bretagne. L'un des deux était capitaine et parent du roi d'Angleterre ; son nom était Uther Pendragon, et il engendra le roi Arthur. Le capitaine et son frère prirent un château fort, situé sur un grand roc, tout en bon sel, sur lequel on l'avait bâti. Et comme ce fut le premier château dont ils s'emparèrent à la force des armes, après de longs combats et avoir payé le prix du sang, ils abandonnèrent leur propre nom pour prendre celui de leur conquête : Roque Salée. », *Tirant...* (b), *op. cit.*, page 519.

ressortir les qualités de son personnage. Les deux hommes ne sont donc pas égaux et le constat est impitoyable.

Frédéric Alchalabi

Université de Nantes

SEMH- Sorbonne (CLEA, EA 2559)

SIREM (GDR 2378, CNRS)